

L'AMOUR DU RISQUE

Partisane de l'improvisation, de l'écriture en direct et de l'hybridation des formes, Lorraine de Sagazan milite pour un théâtre de l'imprévu. Son Léviathan pourrait bien électriser Avignon.

Par Emmanuelle Bouchez

Photo Jean-François Robert pour Télérama

Les journées de Lorraine de Sagazan sont bien remplies. Regard bleu percutant et silhouette vive, la jeune femme de 37 ans œuvre comme metteuse en scène et directrice de compagnie. Comme curatrice de l'installation *Monte di Pietà*, conçue avec Anouk Maugein et qui, avant d'être présentée cet été à Avignon, fut visible l'an dernier à la Villa Médicis à Rome, où elle fut pensionnaire en 2022. Et même comme apprentie cinéaste, à en juger par la beauté des plans qu'elle a imaginés pour *Le Silence*, fresque sans paroles inspirée par les films de Michelangelo Antonioni (1912-2007) et présentée en début d'année à la Comédie-Française. Toujours en effervescence, elle achève, pour le Festival d'Avignon, sa dernière création, intitulée *Léviathan*.

Ce spectacle l'occupe depuis trois ans. Elle pensait y traiter de la justice restauratrice, qui fait dialoguer, avec l'aide d'un médiateur, les victimes et auteurs d'infractions pénales – un sujet au cœur de sa résidence à la Villa Médicis. Puis elle a changé d'avis (« Cette forme de justice manquant de conflictualité n'était pas théâtrale »), trouvant plutôt, dans les audiences de comparution immédiate qu'elle fréquente, la matière pour pointer les dysfonctionnements d'une machine judiciaire jugée « trop expéditive et manichéenne ». À partir d'une douzaine d'affaires, à partir desquelles elle tire des personnages, elle fait improviser ses interprètes et les entraîne « dans un vertige d'où peut surgir l'imprévu ». Pas question de fabriquer du théâtre autrement, même sous la pression d'Avignon : « Préférer la sécurité du savoir-faire serait un renoncement. Il n'y a pas d'art sans risque absolu. »

Adolescente, Lorraine de Sagazan (qui partage un lien de parenté avec la chanteuse Zaho, sa cousine) a rêvé le théâtre comme un remède à l'ennui, depuis la ville côtière de Dinard, en Bretagne, où ses parents (« aristocratie désargentée du côté de mon père, milieu modeste du côté de ma mère ») s'étaient expatriés pour « fuir une vie parisienne économiquement difficile ». À 17 ans, elle fait le voyage inverse et arrive à Paris, s'inscrit en philo à la Sorbonne et plonge dans le théâtre au Studio d'Asnières, où elle se forme d'abord comme actrice, « le modèle tout tracé pour les filles ; comprendre cela a été, plus tard, un choc ». Elle décroche en 2014 un stage à la Schaubühne de Berlin, auprès de Thomas Ostermeier qui monte alors *Le Mariage de Maria Braun*, d'après Fassbinder. Voyage décisif : la scène berlinoise – où elle découvre aussi la patte du metteur en scène italien Romeo Castellucci – la décomplexe quant au respect absolu du texte d'origine. Elle fonde dans la foulée sa compagnie La Brèche et adapte *Démons*, du dramaturge suédois Lars Norén (1944-2021). Dans cette histoire de couple en crise, elle interpelle directement le public installé autour de la scène, témoin forcé des échanges. « S'adresser au public comme à un partenaire de jeu a démultiplié l'effet du texte », se souvient Antonin Meyer-Esquerré, qu'on retrouve dans *Léviathan*. La saison suivante, la troupe joue dans le Off d'Avignon, et, huit ans plus tard, la voilà invitée du Fn.

Loin d'enchaîner les créations comme une forcenée, Lorraine de Sagazan mène un remarquable travail sur le répertoire. Dans *Une maison de poupée* (2016), adaptation du Norvégien Henrik Ibsen, elle inverse les rôles : le mari virevolte à la maison et remplit le frigo, quand son épouse s'épanouit dans le travail. Trois ans plus tard, elle s'empare de *Platonov*, de Tchekhov, et monte *L'Absence de père*, spectacle aux allures de ring où le public observait in vivo le quotidien des personnages.

La pandémie de Covid-19 fait brusquement entrer le réel dans son art : avec son complice Guillaume Poix – écrivain devenu au fil des spectacles son alter ego –, elle creuse « la rupture anthropologique » qu'a représentée l'impossibilité d'enterrer nos morts lors de funérailles collectives. Pendant un an, ils interrogent des centaines d'anonymes pour créer *Un sacre* (2021), splendide cérémonie où l'expérience vécue face à la mort s'incarne dans d'intenses monologues. Lorraine de Sagazan franchit un cap : on est frappé par sa maîtrise des images, où les corps, placés en majesté, fusionnent avec les installations plastiques. Son théâtre, hybride, s'enrichit alors de nouvelles formes, mêlant le jeu de l'acteur à la vidéo et à des décors très travaillés. On pourra l'apprécier dans *Léviathan*, où les masques portés tout au long du spec-



Lorraine de Sagazan durant les répétitions de *Léviathan* à Mont-Saint-Aignan (76), le 13 juin.

tacle par les interprètes, parfois filmés de près, renforcent « la mécanique déshumanisante » des comparutions immédiates. La metteuse en scène y réinvente aussi avec originalité la place du texte. « *Les grandes lignes de l'écriture – les thématiques, la majorité des enquêtes de terrain, la conduite des improvisations, c'est moi. La langue, c'est Guillaume [Poix]* », explique-t-elle. Pour le rôle de la présidente du tribunal, elle a convié Victoria Quesnel, habituée des mises en scène de Julien Gosselin, qui raconte leur jeu d'écriture si particulier : « Ils sont très complémentaires, ils travaillent ensemble par couches : Guillaume réécrit des textes à profusion, dès le lende-

main, en fonction de ce que Lorraine a vu en répétition. » Au sein de sa compagnie La Brèche, Lorraine de Sagazan a joué « la hiérarchie pyramidale » en rémunérant tout le monde de manière égalitaire, même si elle reste la créatrice de référence. Cheffe de troupe, elle défend sa propre « vision » de sujets graves que le théâtre lui permet d'embrasser. Et aujourd'hui, alors que pointe le risque d'un gouvernement d'extrême droite en France, quel serait son pouvoir ? « *Le théâtre déplace et bouleverse le public de manière sensible, mais il ne suffit pas à faire de la politique. Et surtout, il ne doit pas se substituer à l'engagement personnel de chacun !* » ●

À VOIR

Léviathan, du 15 au 21 juillet, gymnase du lycée Aubanel.

Monte di Pietà, Installation, jusqu'au 1^{er} septembre, collection Lambert, Avignon.

Rencontres

Télérama à Avignon, le 10 juillet à 12h, à la Maison Jean Vilar, avec Caroline Guiela Nguyen. Et le 16 juillet à 11h, à la collection Lambert, avec Lorraine de Sagazan. Rencontres animées par Fabienne Pascaud.